

# ESSAI DE GLOSSAIRE LOCAL

OU

Recueil de Mots patois et de Locutions en usage dans l'arrondissement  
de Châteaui-Thierry (Orceois et Valois, Champagne et Brie).

(Lecture faite à la Sorbonne, séance du 2 Avril 1875. — Voir le n°  
du JOURNAL OFFICIEL du 3 Avril 1875.)

S'occuper de la langue d'un pays, rechercher, recueillir les éléments dont elle se compose, c'est encore faire de l'archéologie. Si le temps détruit, efface à la longue les monuments de pierre, l'oubli, l'indifférence et surtout l'ignorance produisent le même effet sur les mots, les locutions, les idiomes, ces monuments parlants de nos pères, de leurs usages, de leurs mœurs et des vicissitudes de leur vie. Hâtons-nous donc de recueillir les restes, les débris du vieux langage qui tend à s'effacer, à disparaître au souffle du progrès, au vent des révolutions.

La Tradition, ce livre des familles, jadis si précieux, et qui a suffi, durant bien des siècles, à perpétuer le souvenir des événements, à conserver les mœurs, les habitudes et surtout les histoires locales, se perd et s'éteint; ce puissant auxiliaire va bientôt manquer pour les recherches du passé.

La Tradition est morte.

Eh bien! qui le croirait? C'est le progrès lui-même qui a causé le mal en provoquant la diffusion des lumières; on pourrait dire la profusion. Ce qui justifie le proverbe: qu'il n'y a pas de bien sans un peu de mal; non point mal absolu, mais mal relatif.

Ce que j'avance n'est point un paradoxe: La lumière éblouit souvent, c'est son résultat le plus ordinaire, quand on se place à un

mauvais point de vue: En effet, si nous remontons d'une étape le cours des âges, avant cette fin mémorable du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'enfant grandissait au foyer paternel, qu'il ne quittait guère; il puisait ses principes, ses pensées, ses connaissances, les formes de son langage dans la tradition; le père seul lui communiquait *son esprit*, c'est-à-dire, avec son état et sa profession, ses sentiments, ses idées, et surtout le respect de Dieu, de l'autorité, avec l'amour de la famille, cette première école d'apprentissage du devoir et des dévouements pour le service de la *grande patrie*.

Le père était le seul livre de l'enfant, toujours ouvert sous ses yeux; la tradition du bon exemple complétait l'éducation. Alors donc le fils voyait comme son père, pensait comme son père, gardait le métier de son père, travaillait comme son père et, conséquemment, parlait comme son père. On pouvait dire alors avec vérité: *tel père, tel fils*.

Mais depuis l'émancipation générale des esprits, opérée d'une manière violente et sans transition, le fils, ébloui par les lumières nouvelles, frappé des sons nouveaux, du langage nouveau, a puisé ses idées à d'autres sources, a ouvert son cœur à d'autres affections, a découvert des horizons nouveaux. A son retour de *Paris*, cette ville devenue pour tous le pèlerinage obligé, comme pour le musulman la visite au tombeau du Prophète; de Paris, où le père, vaniteux et imprévoyant, l'avait envoyé, ce nouveau Télémaque, sans Mentor à ses côtés, rapportait, hélas! avec son *parler fin*, comme l'on dit au village, l'indifférence pour la famille et cette suffisance orgueilleuse qui allait bientôt lui mettre à la bouche ce vers que notre La Fontaine fait dire au rat voyageur:

Certes, mon père était un pauvre sire!

Le travail que j'entreprends n'est qu'un essai, dont la première ébauche est à peine esquissée. Le difficile n'est point de trouver des mots nouveaux et de les aligner en les consignant dans un recueil; mais ces mots, pour ainsi dire *inconnus*, qui se parlent sans s'écrire, qu'on ne trouve pas dans les dictionnaires, mais qui s'emploient journellement dans les relations des gens, pour leurs métiers, pour leurs travaux et pour leurs besoins, il faut les classer, trouver leur origine, leur provenance, les décomposer pour en bien

expliquer le sens vrai. Il y a telle ou telle locution qui remonte à des époques bien antérieures, qui rappelle des événements oubliés, ou bien se rapporte à d'anciens usages, à des coutumes disparues. On se trouve entre deux écueils qu'il faudrait éviter : tout dire, c'est trop, on peut glisser au trivial ; omettre des détails, négliger de parler de certains mots parce que nos oreilles sont plus chatouilleuses ou notre langage moins habile à déguiser ce qui pourrait choquer, a aussi son inconvénient ; il faut si peu pour mettre le chercheur sur la piste de la vérité !

La contrée dont Château-Thierry est le chef-lieu, comprend, avec la Galvèse au centre : 1° une partie de *Champagne* et *Brie* au sud et à l'est ; 2° une partie du *Valois*, l'*Orceois* (Orxois pour l'orthographe officielle) et le *Tardenois* au nord et à l'ouest.

Autour de la ville principale rayonnaient *Dormans*, *Condé*, *Montmirail*, *Nogent*, rive gauche de la Marne, et *Fère*, *Coincy*, *Oulchy*, *Newilly*, *La Ferté-Milon*, *Gandelu*, *Charly* sur la rive droite. Chacun de ces petits centres avait déjà son langage à part ; les relations presque exclusives avec les mêmes populations pour les foires et marchés, ou pour les affaires de la prévôté, avaient contribué à conserver les mêmes mots d'usage, le même idiome, le même accent.

La population de l'arrondissement n'étant point homogène, la prononciation des habitants se ressent donc nécessairement de l'origine primitive de ces différents groupes qui le composent. Ainsi on ne parle pas tout à fait et surtout on ne prononce pas dans la ville comme dans sa banlieue, notamment celle d'outre-Marne ; certaines syllabes sont plus ou moins accentuées ; syncopées, à plus forte raison à une distance de 25 ou 30 kilomètres.

Le petit Glossaire que j'entreprends compte déjà quatre cents mots environ, dont il y a *moitié* qui sont communs avec d'autres provinces de France, la Picardie, la Champagne, la Lorraine surtout, mais avec des modifications sensibles pour la prononciation comme pour l'orthographe ; un quart des mots est particulier à la région et ne se rencontre pas ailleurs ; ce sont des enfants perdus dont aucun dictionnaire ne peut fournir l'*état-civil*.

Quant au reste des mots du vocabulaire, il est de toute provenance et date de plusieurs époques; les uns nous sont venus du Nord, des Anglais, des Allemands et aussi du Midi, car la langue latine, mère de la nôtre, a fourni son contingent de mots patois plus ou moins modifiés, quelques-uns même à l'état naturel et sans altération. Exemple : un *rapiat*, *reus*, etc., etc., *quéri-monier*.

La conséquence de ce manque d'unité dans le langage patois des habitants de la campagne surtout, c'est que telle expression recueillie sur les bords de l'Aisne (rive gauche), qui sent déjà le picard, ne serait pas comprise du vigneron de la Galvèse, outre-Marne, ou du Briard, et réciproquement. Ici, c'est un dialecte qui tient du champenois et du lorrain, avec quelques nuances d'intonation; là, dans l'*Orceois* comme dans le *Valois*, c'est le mot picard qui vient émailler, imaginer, pour ainsi dire, le discours de l'indigène; puis arrivent, brochant sur le tout, tels mots étrangers, flamands, anglais ou espagnols que nous avons rapportés de nos expéditions lointaines, ou qui nous sont restés comme des trainards d'armée, après chacune des invasions ou des guerres civiles dont notre pays a eu tant à souffrir.

J'entre en matière par la simple nomenclature d'une centaine de mots extraits de mon Glossaire, sans aucune explication ni définition.

Puis, comme spécimen du travail que j'entreprends, j'ajoute l'explication critique, la glose de *vingt-cinq mots*, avec quelques réflexions ou dissertation particulière.

#### MOTS EXTRAITS DU GLOSSAIRE LOCAL.

Acochetons	Bagout	Caliborgne	Derne
Acouffler	Bahuter	Casse	Débigocher
Agées (Les)	Balosse	Cayenne	Déglimoner (Se)
Alondre	Baudelot	Cinet	Désapir
Anchette	Berluque	Cocassier	Détriquer
Andains	Béquillon	Cier, pour Cellier	Drussir
Arraquer	Bider	Crinquet	Duisible
Arroi	Bugdot	Darnu	Écaniller

MOTS EXTRAITS DU GLOSSAIRE LOCAL. (Suite.)

Écramouler	Lurette	Pli-corps	Verder
Égluyer	Lusiau	Présentieux	Verniller
Élocher (S')	Maclot	Purette (En)	Viorner
Émerondé	Malots	Quérimonier	Murquinier
Empiule (L')	Malandre	Rabistoquer	Mouitre
Enfenouiller	Manre	Rafourrer	Écaillon
Éparvauder	Maquets	Ragnasier	Hoguiner
Ferlaud	Masucler	Ranchu	Huriot
Flature	Mazée	Rapiat	Heurle, pour Orle
Flober	Mazille	Raveluche	Hécudir (S')
Foussir	Mérelles	Refrussi	Hamer
Fouffeter	Moffe	Regingler	Gaviot
Galinoches	Monée (La)	Reus	Garrocher
Gigler	Mourgasser	Relan	Gadru
Glapir	Murget	Relesse	Geigneux
Goulée	Naquiller	Réquipoler	Goulafre
Graigner les dents	Narreux	Rillon	Flumes (Des)
Grouslé	Paour	Sourdon	Fnasse
Léchée (Une)	Pauprer	Tacon	Esquinter
Laresse	Picaude	Taudion	Quernasse (Une)
Loriquette	Plamuse	Téger	Tutron
Lumelle	Platte	Teu (Un)	

AGÉES (Les). Je connais les *agées* de la maison, c'est-à-dire les chemins, les détours, les habitudes; c'est le même sens que aîtres ou étres (*atrium*): Quand on sait les *agées*, on n'a pas besoin de guide. Ne vous dérangez pas, je suis de la maison et au courant des *agées*.

Quant à son étymologie, je pense que notre mot *agées* est employé par syncope pour *usagées*, *usages*; les éléments du mot et sa signification justifient mon interprétation.

ARROI (prononcez *arrè*): Cette ferme est considérable, il y a plus de cent arpents à l'*arrè*, dit le paysan de l'Orceois.

Ce mot, qui doit s'écrire *arroi*, signifie équipage, et s'entend du matériel, de l'attirail nécessaire à l'exploitation d'une ferme, d'un *emploi* (mot consacré). Au lieu d'ARROI, on dit même, par syncope, EN ROI. Ex.: Vous vous trompez, il ne faut pas compter plus de cinquante arpents *en-rè*.

**ARIA.** Un mot qui s'emploie fréquemment dans le langage familier et qui est très-répandu, c'est *aria*; c'est-à-dire embarras, amas d'objets entassés pêle-mêle en désordre (dit Bescherelle). Ex. : Un déménagement est un grand *aria*. Dans les grandes familles, il y a un nombreux domestique, un grand train de maison, c'est un *aria*. Ces deux mots *arroi* et *aria* sont tout un. En effet, c'est le même sens.

*Arroi* est un vieux mot (d'où *désarroi*, qui est encore en usage et qu'on devrait prononcer en *ai*, *désarrai*) qui signifiait proprement équipage. Il y avait jadis l'*arroi* du roy, c'est-à-dire le train des équipages, comme on dit encore maintenant. La racine du mot *arroi* est *roye* ou *roie*, qui signifiait sentier, ornière. — *Arroi*, qui est dans le *sentier*, ou *roye*, l'*ornière*, la *voie*; *désarroi*, qui est hors la *roie*. La différence de l'orthographe n'infirmait en rien ce que j'avance; il y a tant d'exemples d'orthographe fautive!

**AUMONDE.** Il faut bien aller à l'*aumonde*, dit l'indigent, si je veux manger. C'est pour *aumône*, évidemment. L'interpolation du *d* se retrouve dans un certain nombre de mots de notre glossaire : dans *pandrée* pour panerée, *tondier* pour tonnelier, etc. (L'étymologie d'*aumône* c'est *eleemosyna* grec.)

**MONÉE.** Nous avons le mot *monée* ou *mosnée*, qui signifie la provision de blé portée au moulin et que le mosnier, meunier, rapporte en farine. As-tu été à la *monée*? dit le maître à son domestique. Il y a entre ces deux mots *aumône* et la *monée* une certaine parenté. Le pauvre qui va à l'*aumonde* va surtout à la provision, au pain; avec son bissac ou besace, où s'entassaient les morceaux de pain qu'il recueille (*al mosnée*).

**BRADER** s'emploie pour signifier vendre à vil prix. Ex. : C'est *bradé*, c'est donné. Je garderai mon bien plutôt que de le *brader*.

**CAFFUS** (*galfus* chez les Picards) s'emploie surtout pour désigner des fruits mauvais ou gâtés et, en général, tout objet de rebut, avarié, qui n'est plus de défaites pour la vente. Ex. : Laissez ces *caffus*, ils ne se garderaient pas... Vous n'avez pas mon affaire, dit-on, à un marchand, il ne vous reste que des *caffus*. Ce mot est d'un usage si fréquent que l'on se sert du verbe *caffuter* pour signifier trier, mettre de côté les *caffus*.

On emploie à Lyon et dans le Midi le mot *caffi* pour désigner du pain épais et mal pétri. Nul doute qu'il doit exister un lien de parenté entre notre *caffus* et le *caffi* du Midi.

**CROUTTES et CREUTES.** Le mot *crouttes* ou *creutes*, son synonyme, a le même sens que grotte, c'est-à-dire caverne naturelle ou factice qui se rencontre, à mi-côte des vallées, dans le tuf. Il y a dans l'arrondissement de Château-Thierry plusieurs localités qui empruntent leur nom de ces grottes : *Crouttes*, village du canton de Charly; Cugny-les-*Crouttes*, dans la vallée de l'Ourcq (racine κρυπτός, caché).

**BOVES, BOVETTES.** Lorsque ces sortes de cavernes servent d'étables ou de bergeries, on les appelle *boves*, et *bovettes* quand elles sont peu spacieuses (du latin *bos*).

Plusieurs de ces grottes, *creutes* ou *boves*, ont été signalées comme remontant à des temps préhistoriques par notre savant collègue M. Barbey.

**HATER ou HASTER.** *Hâter* un terrain, c'est en mesurer la surface, en comptant ses pas, dans le sens de la longueur et de la largeur.

Exemples : Je reconnais la contenance de cette parcelle de terre, je l'ai *hâtée*, dit le vigneron des bords de la Marne. Il faut sept grands *hast* en longueur et autant en largeur pour valoir une verge, à peu près, dit l'indigène de l'Orceois.

On sait que l'*haste* est une espèce de pique qui fut longtemps en usage chez les Français; sa longueur était égale à notre mètre actuel, ou un peu plus, et servait de mesure agraire.

**DAM.** Il y a une syllabe qui revient souvent sur les lèvres dans le langage familier de tout le monde, c'est *dam*; il ne se répète si facilement, je dirai même si volontiers, qu'en raison de la similitude du son avec le mot *dame*; c'est la galanterie française qui s'abuse sans doute et qui profère un jurement dont elle n'a pas conscience.

*Dam*, c'est une syllabe elliptique pour : *que Dieu me damne*. Il est à remarquer que partout, en France, la conversation est émaillée de locutions sonores, insignifiantes en apparence, mais qui sont réellement des jurements, des blasphèmes déguisés : les *palsembleu*, *jarnibleu*, *corbleu*, et le fameux *ventre-saint-gris* dans la bouche des grands seigneurs, comme les *loup-garou*, *sapristi*, *ma fic*, etc., du paysan, ainsi que le *sandis* du Gascon n'étaient pas autre chose. Certes, la femme de la campagne qui lance son *fil de putois* à l'espiègle qui vient de lui faire une niche, tout en cédant à ses habitudes grossières de langage, met assez de circonspection pour faire dévier en *ois* le son *ain* par intention.

C'est que, sans doute, les lois de saint Louis, si sévères contre les blasphémateurs, et quoique depuis longtemps tombées en désuétude, avaient encore conservé, par la tradition, une certaine influence salutaire. Un blasphème avéré sentait encore la hart et le fagot.

**DUISIBLE.** Le mot *duisible*, qui signifie utile, semble être de la même famille que *duire*, verbe neutre, qui ne se dit plus qu'à la troisième personne : Cela vous *duit-il*? (racine *decere*, convenir) disent les dictionnaires au mot *duire*.

Il y a lieu de faire une rectification. *Duire* étant le radical des verbes *induire*, *conduire*, *produire*, etc., vient de *ducere* et non de *decere*, c'est évident. Quant à l'adjectif *duisible*, c'est *uti* qui est le radical. On a dû dire jadis *usable*, comme on disait *nuisible*; l'euphonie a fait *duisible*. Mais le mot *utile* faisant concurrence à *duisible*, l'emploi de ce dernier est devenu plus rare, et c'est dans l'Orceois que *duisible*, ce vétéran de notre langue, a pris ses invulnérables.

**HAMER.** On dit : J'ai *hâmé* pour lui parler, mais la crainte m'a retenu. J'avais ouvert la bouche, je *hâmais* pour demander pardon. Je *hâmais* pour vous apprendre la nouvelle, vous m'avez prévenu. *Hâmer* est donc un mot signifiant, pour ainsi dire, reprendre son souffle, sa respiration pour parler. Est-il une expression plus forte, plus précise pour affirmer son intention ? C'est tellement déterminé qu'on pourrait dire que c'est un commencement d'exécution. Le radical du mot *hâmer* est certainement le même que pour *âme*, *anima*, latin (*ἀνεμος*, grec, souffle), ou *anim*, celtique.

**MOITOYEN.** Nos pères disaient un mur *moitoyen*. Ils étaient dans le vrai, c'est-à-dire le mur *à moi* d'abord et *à toi*. Tel que l'usage l'a modifié, ce mot *mitoyen* a perdu de son expression : *mi* signifiant moitié, demie, le *moi*, pendant du *toi*, a disparu. Ce dernier, quoique modifié dans sa terminaison *yen*, est resté pour témoigner de son droit. Faut-il s'étonner d'entendre encore le mot *moitoyen* dans la bouche de nos paysans ?

**MITANT (La).** Ce mot *mitant* a le sens de moitié. Partagez ce pain par la *mitant*. La *mitant* des gens parlent sans savoir. La syllabe *mi*, par elle-même, signifie la moitié, à quoi bon la syllabe *tant*, qui, n'ajoutant rien au sens, est au moins inutile ?

Serait-ce une opinion hasardée de dire que le mot *mitant* devrait s'écrire *mi-temps*.

On a pris pour terme de comparaison les mots les plus ordinaires et les mieux compris. Le mot *lieu* d'abord, d'où *milieu*, qui, après s'être dit de ce qui était un lieu, une place, un endroit, s'est dit ensuite par abus pour désigner la moitié des choses abstraites qui n'ont ni lieu, ni place, comme vie, discours, pensées, etc.

Il en a été de même jadis du mot *temps*, pris aussi pour terme de comparaison, et ne s'appliquant qu'à des choses, à des cas qui comportaient rigoureusement la durée; mais à la longue et par abus encore, on a fait usage indifféremment du mot *mi-temps* comme de milieu pour la *moitié*, sans égard à l'idée du lieu, du temps et de la durée, et l'habitant de notre contrée dit la *mi-temps* des gens, comme la *mi-temps* de la nuit.

**HERSER LE DOS.** Il y a de quoi vous *herser le dos*, dit le paysan en parlant d'une affaire désagréable qui revient souvent sur le tapis. Cela veut dire ennuyer, contrarier beaucoup. L'ouvrier des villes dirait *scier le dos*. L'instrument de culture et l'outil principal de l'ouvrier, *herse* et *scie* sont pris comme termes de comparaison du *nec plus ultra* de l'ennui, de la contrariété, dont les degrés successifs se notent comme une gamme; *tourner le dos*, *porter sur son dos*, en avoir *plein le dos*, *scier le dos*, enfin *herser le dos*, qui ne se dit que dans nos parages (1).

**PARTANT (QUITTE).** Il y a certains mots dont la signification est vague et peu comprise, en raison de la racine oubliée ou altérée, et dont les dictionnaires ne disent rien de satisfaisant. Ex. : Le mot *partant* que suit toujours *quitte*, son acolyte inséparable, et qui équivaut à *par conséquent*, à quel radical le rattacher?

J'ai rencontré dans le vieux langage des chroniqueurs l'expression *par item* (*par item quitte*). N'est-ce pas là notre *partant*? L'élosion de l'*i* dans *item*, dans *tem*, laisse *par tem*; or, *tem* se prononçant *tan* dans nombre de cas, *partant quitte* devrait s'écrire *par tem quitte*, l'esprit serait satisfait.

Voici une locution de nos pères qui terminait souvent un dis-

(1) Voir dans les *Annales de 1873*, page 5, les mots *alondre*, *allumelle*, *bloute*, *chaler*, *pauprer*, *telle* et *faire mens*. Au sujet de ce dernier mot, notre savant collègue, M. de Vertus, ajoute que dans les environs de Coincy on dit : *faire mensque*. Serait-ce pour : *faire masque*? Le sens est toujours : *faire semblant de*.

cours familier, un exposé, une énumération : *Et puis tem, c'est tout (tem pour item)*.

PARAI. *Parai*, dit un voyageur à son compagnon de route, que nous avons bien marché? *Parai* que vous viendrez nous voir? Je suis plus fort que lui, *parai*, Jules? *Parai* est une ellipse pour *pas vrai*, dont il a tout à fait le sens. C'est la terminaison de la phrase interrogative : *N'est-ce pas vrai?* *Parai*, dans l'usage, se met indifféremment au commencement de la phrase ou à la fin.

PLAIT-IL? A une personne qui vous parle, dont on n'a point compris les paroles, on dira : *Plait-il?* C'est une invitation à répéter la demande, à expliquer ce qui n'a point été compris. C'est-à-dire : Vous plaît-il de répéter votre discours, votre observation, etc.? Le Lorrain dit : *Souplait*.

N'EST-CE PAS? C'est la formule initiale interrogative, équivalant à ceci : *N'est-ce pas vrai?* Ex. : *N'est-ce pas...* que vous ferez votre devoir avant de jouer? Vous attendrez mon retour pour sortir, *n'est-ce pas?* La locution *n'est-ce pas*, qui se met à la fin comme au commencement de l'interrogation, appelle toujours, pour le sens, l'adjectif *vrai*, sous-entendu. L'enfant, supprimant les deux premières syllabes, ne fait entendre que la dernière : *Pas, maman?*

AMON? Les Picards remplacent par *amon* nos deux formules interrogatives *parai* et *n'est-ce pas*. Ex. : *Amon*, que min tiot lieu est plus grin quel tienne?

NUM et NUM-ME. Les Champenois, dans les mêmes cas, se servent de *num* et *num-me*. Il est évident que c'est du latin *annon* et *num* que dérivent ces deux espèces de conjonctions interrogatives.

#### MOTS SYNCOPÉS.

- On dit* : Atier, pour atelier.  
Cier, pour cellier.  
Coutier, pour coutelier.  
Desbillier (Se), pour se déshabiller.  
Epanter, pour épouvanter.  
Epanteau, pour épouvantail.  
Epantable, pour épouvantable.  
Je lairai, pour je laisserai.  
Va qri, pour va quérir.  
Tondier, pour tonnelier.  
Musière, pour muselière.

NÉOLOGISMES.

Nos indigènes riverains de la Marne savent faire du néologisme à leur façon pour rendre leurs idées, et forger des verbes.

Avène, avener.  
Cran, écraner.  
Coin, écoiner et rencoiner.  
Dru, drussir et dédrussir.  
Fier, se fierter.  
Glu, égluyer.  
Haste, haster (mesurer).  
Par terre, s'épaterner et se repaterner.

Quelques lignes encore sur la Brie et sur l'Orceois avant de clore l'exposé de mon modeste travail sur le langage des habitants de ces provinces.

Il y a deux qualificatifs mal sonnants aux oreilles locales, c'est *pouilleuse* et *galeuse*, dont on fait les acolytes obligés de Champagne et de Brie. Ce sont ces deux expressions que je veux essayer d'expliquer en leur donnant une interprétation plausible et rationnelle.

GALEUSE. Le mot *galeuse* serait pour *calleuse*, par le changement du *g* en *c*, ce qui a lieu dans bien des mots. Nous avons dans notre glossaire le mot *galène*, qui veut dire terre sèche. Cette qualification convient à la partie de la Brie qui avoisine Château-Thierry, et dont le sol est glaiseux, se durcissant pendant l'été au point de se fendre et d'être impénétrable au soc de la charrue.

Mais pourquoi ne dirai-je pas que *galeuse* et *galvèse* sont tout un ; par la transposition de l'*e* après l'*u*, on trouve *galuese* ou *galvèse*. Donc la Brie *galeuse*, c'est la *Brie galvèse* ; comme on dit : *la Brie champenoise*.

POUILLEUSE. Quant à *pouilleuse*, j'ose avancer que c'est pour *poulailleuse*. Nous disons dans notre vocabulaire local : un *pouillé* pour *poullailler*, par syncope. Voilà le sens de *pouilleuse*, c'est-à-dire fertile, féconde en volailles ou *pouailles*, selon l'expression même de La Fontaine. Après le nom, voici la preuve de la chose : Il suffit de visiter le marché de *Château-Thierry*, où l'on vient s'approvisionner pour la halle de Paris, et où il se mange autant de

volailles de Brie, peut-être, que de celles du Périgord ou du Mans; il y a les truffes en moins. Traversez la Brie jusqu'à *Montmirail* et *Viels-Maisons*, ce ne sont, en automne, que des troupes de *dindons* et de *poulets* par centaines de têtes. La Brie est un véritable *poulailler* ou *pouillé*.

ORCEOIS (Orxois). On dit, en parlant de l'*Orceois* : *Petite contrée arrosée par l'Ourcq, dont Oulchy était la capitale*. Le mot *Ourcq* vient de *Orcus*, *Orc*, divinité chez les anciens Gaulois. Je voudrais trouver une étymologie plus satisfaisante.

Une simple remarque à souligner. La vallée de l'Ourcq compte de nombreuses poteries dans son parcours : *Coincy-la-Poterie*, avant d'être l'*Abbaye*; *Marigny-en-Orxois*, avec sa tuilerie; *Veuilly-la-Poterie*, *Silly-la-Poterie*. — *Orceus* et *Urceus*, c'est un *pot*. Quelle affinité avec le mot *Ourcq* et *Orceois*!

Ne serait-ce pas le *pays de la poterie*?

Messieurs, je suis novice en linguistique, mais j'ai le goût des recherches, et, malgré mon insuffisance dans les connaissances archaïques, j'ai osé me présenter devant vous; mon zèle et mon désir d'être utile me serviront d'excuse. J'ai voulu, en vous soumettant cet essai de glossaire, prendre rang, me faire inscrire parmi les chercheurs, les collecteurs des éléments du vieux langage *dans notre contrée*. On a d'abord exploité les mines les plus riches, pour ne parler que des provinces qui nous touchent. La *Lorraine*, la *Picardie*, les *Flandres* ont déjà leur glossaire; mais que de filons d'or, peut-être, oubliés, enfouis dans les petits centres encore inexplorés, comme le *Valois* et l'*Orceois* surtout, *cette petite vallée d'Ourcq*, qui a son importance stratégique et avait fait parler d'elle avant d'envoyer ses eaux à Paris.

L'étude et la comparaison des glossaires différents me venant en aide, je pourrai offrir quelque jour un véritable glossaire, plus complet et plus intéressant que cette ébauche.

MAYEUX.

